

Alexandre Eckhardt et la renaissance catholique française

Lorsque nous évoquons, à l'occasion de son centième anniversaire, le souvenir d'Alexandre Eckhardt, il convient de parler d'un domaine mal connu ou plutôt oublié de ses activités: le vingtième siècle français.

L'intérêt d'Eckhardt à l'égard de la littérature contemporaine date des années vingt. En ce temps-là, il publie régulièrement des critiques et des comptes-rendus dans *Napkelet*, revue de Cécile de Tormay. Ces écrits se rattachent très souvent à des actualités (l'attribution du prix Goncourt, parution d'un livre français en hongrois etc.). Parmi les auteurs traités, on voit Proust et Péguy, Anatole France et Valéry Larbaud, Gide et Giraudoux, mais aussi des historiens de la littérature: Benjamin Crémieux, Curtius ou le Hongrois Marcell Benedek. Dès cette époque, on retrouve dans cette liste le nom de l'auteur qui, avec Mauriac et Proust, sera toujours le plus cher à Eckhardt: c'est Paul Claudel.

A partir des années trente, et à quelques exceptions de près, Eckhardt n'écrira plus que sur ceux qui se trouvent proches de ses convictions catholiques. Il publiera notamment un essai sur Mauriac et deux sur Claudel, et rédigera une anthologie impressionnante des nouveaux écrivains catholiques français. *Le Génie français* comporte de nombreux passages où des exemples pris au vingtième siècle illustrent la mission apostolique de la littérature française: les noms de Jacques Rivière, Péguy, et Maritain seront mentionnés le plus souvent. Pour comprendre et illustrer la prédilection d'Eckhardt pour les auteurs catholiques français contemporains, il suffit de suivre la logique de son discours prononcé à l'Académie Saint-Etienne en 1931, intitulé *La foi missionnaire de la nation française et la littérature française*.

Voyons donc le raisonnement qui explique la vocation de la nouvelle littérature catholique française. Eckhardt remonte jusqu'à l'aube de la formation des nations européennes: celles-ci, pour hausser leur prestige, inventent des mythes d'origine sur lesquels elles s'appuient - telle était pour les Français la légende de Sicambria- et, d'autre part, s'enorgueillissent de missions justifiant et légitimant leur existence, leur impérialisme et leur éventuelle expansion. Eckhardt mentionne ici, entre autres, l'idéal italien qui prétend être le descendant direct de la civilisation romaine et "le messianisme russe qui a donné le panslavisme et sa séquelle, le cauchemar bolchévik".

L'esprit missionnaire des Français remonte à la conscience collective des tribus de la confédération franque: la préface de la Loi Salique au VI^e siècle invoque déjà la mission mystique des tribus germaniques. Les Francs sont une création de Dieu même et ce peuple, sous l'inspiration divine, adopta la foi catholique et devint ainsi le gardien de la foi. Cet impérialisme chrétien se manifestera dans la chanson de Roland, mais aussi chez Eustache Deschamps, Ronsard ou Bossuet.

Pourtant, au XVIII^e siècle, l'esprit de la majorité des écrivains français se profanise et se détache de l'Eglise catholique. L'idée de l'apostolat chrétien de la France perd de son prestige avec le progrès des Lumières, et le prosélytisme français se met au service de cette nouvelle idéologie. La France se donne désormais le rôle du flambeau de l'humanité; elle prétendra répandre les Lumières.

La question est de savoir si les Lumières et la Révolution ont radicalement chassé l'idée de la mission divine de la France, et la réponse que donne Eckhardt sera négative. Dès l'époque de la Révolution, le philosophe de la Restauration, Joseph de Maistre rédige ses *Considérations sur le France* où il croit distinguer nettement dans la Révolution la lutte de Dieu et de Satan. La France a trahi sa vocation de chef de file de la vie religieuse de l'Europe, et il fallait des moyens extraordinaires pour la ramener à ce que Joseph de Maistre appelle sa magistrature.

Selon Eckhardt, la floraison de la littérature catholique peut remonter aux écrits de Joseph de Maistre qui a reconfirmé la vocation du peuple français et a désigné les instruments pour l'exécution de sa mission: la langue française et l'esprit de prosélytisme.

La dernière étape chronologique du raisonnement sera la renaissance catholique du tournant du siècle qui a ravivé la mission mystique à la fois religieuse et nationale. Les noms cités seront Péguy, Psichari et Maritain.

La logique du discours de 1931, comme nous l'avons vu, se base en grande partie sur les idées de Joseph de Maistre. Pourtant, il y manque un élément important de la pensée du philosophe français, la pensée du châtement et de l'expiation. Dans son article *La poésie du sacrifice*, ce sera la réversibilité des peines qui servira de fil conducteur à Eckhardt pour parler de Bourget, Emile Baumann, Mauriac, Bernanos et Claudel, tous étant des continuateurs de cette pensée de Joseph de Maistre qui affirmait que les victimes innocentes peuvent racheter l'humanité pécheresse: ainsi la mort de Louis XVI apportait la rédemption pour les vices du peuple qui l'envoya à l'échafaud.

Ces derniers temps, écrit Eckhardt, "le motif de réversibilité des peines fait de nouveau son apparition, ce qui est tout naturel, puisque la souffrance pour autrui et le sacrifice de notre personne est une pensée profondément catholique. J'oserais même dire que c'est la pensée la plus fertile qui regroupe les romans français catholiques de notre temps et y rattache dans une certaine mesure même les drames claudéliens". Après une présentation rapide des romans de Bourget, Baumann, Mauriac et Bernanos, Eckhardt analyse le motif central du sacrifice dans l'intrigue de trois pièces de Claudel: *L'otage*, *L'annonce faite à Marie*, *Le soulier de satin*.

A la fin de son article, Eckhardt célèbre la renaissance catholique triomphante:

Il nous semble que le peuple français qui a produit de nos jours encore, toute une série de saints, a maintenant trouvé l'expression littéraire de cet esprit de sacrifice. Il ne pouvait en être autrement: dès que les meilleurs représentants de l'élite intellectuelle eurent pris leurs distances vis-à-vis de l'idéologie libérale profane,

il fallut faire retour aux paradoxes de Joseph de Maistre qui, au fond, sont bien plus que des idées bizarres ou révoltantes d'un écrivain spirituel, mais une formulation littéraire prégnante de la nécessité du sacrifice. Le vrai catholicisme recherche et trouve son expression dans le roman et le drame d'aujourd'hui et le fait que le motif central apparaît si unanimement chez des écrivains travaillant chacun de son côté est une preuve des racines profondes de leur foi.

A côté de Paul Claudel que dans son *Anthologie* Eckhardt placera au même rang que Dante, Cervantes et Shakespeare, l'autre grand écrivain au sommet de sa hiérarchie sera François Mauriac.

Mauriac jouissait d'une popularité sans égale dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres: les traductions hongroises de ses romans se succédaient à un rythme régulier; en 16 ans, onze volumes ont paru. En outre, les revues catholiques rivalisaient dans la publication de ses articles et essais. Ainsi dans presque tous les numéros de *Jelenkor* nous trouvons les "cartes postales" de Mauriac - ces petits articles ont paru originellement dans la revue néocatholique française, *Temps présents*.

En 1934, année où Mauriac est reçu à l'Académie Française, Eckhardt publie un article dans *Katolikus Szemle*, dans lequel il pose la question qu'aucun critique n'a su contourner: comment peut-on affirmer que les romans de Mauriac sont des romans catholiques quand ils propagent la haine et ne sont que des paraboles de la misère humaine? Pour sa part, Eckhardt les considère comme des "romans catholiques à thèse négative" car ils sont les illustrations des conséquences terribles du manque d'amour et du manque de grâce. Selon lui, Mauriac a trop insisté sur la représentation de la tentation, et c'est la cause pour laquelle on doute souvent de son catholicisme. Le combat se poursuit entre les passions et la grâce, dit-il et, d'une manière inattendue, il prend l'exemple négatif de Proust pour faire l'éloge de l'art catholique de son auteur:

Bien que tout près des chimères des instincts, Mauriac ne se laisse jamais entraîner par elles comme l'a fait Proust, le romancier athée génial, mais en possession de la grâce, il lutte contre elles de toute sa force.

Il n'y a aucun doute que pour Eckhardt, bon catholique, c'est Mauriac qui donne l'exemple. Il apprécie surtout son art de l'analyse dans la représentation des combats que mène la foi sincère contre l'hypocrisie d'autrui et contre ses propres vices. Mauriac occupe donc une place privilégiée dans la hiérarchie des valeurs proposée par Eckhardt, dont les jugements esthétiques sont fondés sur une base éthique religieuse. Mais Eckhardt ne dit pas qu'il est "génial". Cet adjectif revient au romancier athée submergé par "les chimères des instincts": à Proust. Quelques années plus tard, Eckhardt choisira pour son *Anthologie* un passage de Mauriac où l'écrivain français, d'ailleurs admirateur de Proust lui-même, écrit ces lignes:

... mais de l'oeuvre de Proust, immense et putride, ce que je retiens par dessus tout, c'est l'image d'un trou béant, la sensation d'une absence infinie. Dans l'humanité proustienne, ce qui me frappe, c'est ce creux, ce vide, enfin l'absence de Dieu.

Eckhardt parle donc, par la voix de Mauriac, d'une oeuvre putride (qu'il rend avec un adjectif très fort: "bűzös", quand il aurait pu, selon les possibilités offertes par son propre dictionnaire, le traduire par "poshad" ou "rothadt", l'un et l'autre pourtant plus justes), à propos de Proust qui est la seule et remarquable exception dans son goût littéraire d'orientation catholique!

Pourtant, Eckhardt fut un des premiers à apprécier l'art de Proust en Hongrie. En 1923, dans la revue *Napkelet*, il se met à persuader ses lecteurs avec un zèle de missionnaire que "l'écrivain totalement inconnu du public hongrois et qui est mort à l'âge de 51 ans compte parmi les plus grands". C'est un nouveau maître de l'analyse française traditionnelle que le critique estime en Proust et bien qu'il constate que deux qualités éminemment françaises font pourtant défaut chez Proust, la structure limpide et le style de cristal, il ajoute tout de suite que ces qualités ne seraient pas compatibles avec son génie, auquel c'est un nouveau style, une nouvelle forme d'expression qui conviennent.

Pour terminer, Eckhardt souligne que l'oeuvre de Proust est l'expression littéraire de la philosophie de Bergson; la raison et la volonté se trouvent reléguées à l'arrière-plan chez l'un et l'autre. Bien que la philosophie mystique et psychologisante de Bergson puisse être fertile en ses expressions littéraires, elle est bien dangereuse du point de vue de la morale, car l'élément volitif n'y joue aucun rôle important. C'est là que nous voyons les réserves d'Eckhardt sur l'oeuvre de Proust; mais la condamnation éthique de l'esprit du roman ne l'empêche pas de considérer son auteur comme l'un des plus grands génies de la mémoire.

Après cette brève représentation des jugements positifs d'Eckhardt en vertu d'une approche à la fois religieuse et esthétique (dans le cas de Claudel, Mauriac et d'autres bons écrivains catholiques) ou maintenus malgré ses convictions morales catholiques, dans le cas du Proust, voyons le "salon des refusés".

Eckhardt témoigne d'une antipathie virulente à l'égard du "naturalisme vulgaire" de Barbusse dont il refuse le style "mal tenu" aussi bien que le bolchevisme. Il n'épargne pas non plus "le pacifisme incolore et cosmopolite" de Romain Rolland: seul un militant de parti pourra admirer sans réserves ses oeuvres postérieures à Jean Christophe. La prépondérance de l'élément politique le gêne excessivement dans *Les Thibault* où les personnages ne servent que de prétexte à l'auteur pour exposer ses opinions politiques.

"Les vues idéologiques de Romain Rolland l'éloignent d'une manière dangereuse de la vraie littérature" dit Eckhardt qui sera toujours à la recherche de l'éthique et de l'humain dans les belles-lettres et non pas de ce qui relève de la politique du jour.

Le dernier chapitre du *Génie français* intitulé *Conclusion à l'usage du lecteur hongrois* donne un panorama de l'influence de l'esprit français sur l'histoire des Hongrois à partir de leur arrivée dans le bassin des Carpathes. Avec Endre Ady et Dezső Szabó, Eckhardt revient au présent où de nouveau c'est la présence du catholicisme moderne français qu'il met en relief:

L'influence croissante du catholicisme français en Hongrie prouve que même le monde catholique hongrois, bien que définitivement assis sur ses fondements

antiques, cherche de l'air frais, des impulsions esthétiques, des libertés de formule, et même des inspirations, dans l'esprit français qui respecte plus que d'autres la liberté intime de l'homme.

... la culture française conserve, encore aujourd'hui, un principe souverain d'universalité: en donnant à l'élément intellectuel le primat sur la vie confuse des sentiments et des instincts, elle élève la culture nationale à la forme la plus humaine - écrit-il et il ajoute encore:

... l'on sait combien le Hongrois se débattant au milieu des problèmes de sa fatalité historique a besoin de cet oxygène moral et intellectuel.

Ces lignes ont été rédigées d'abord en hongrois, en 1938, puis en français, en 1942 et il ne nous est pas difficile d'y voir une situation politique empirante. Mais les efforts d'Eckhardt visaient, dès le début de sa carrière scientifique et pédagogique, à faire connaître à ses compatriotes cette culture, la plus humaine de toutes, par le truchement des oeuvres littéraires.

Il nous semble donc justifié de considérer ses activités concernant la littérature française du XXe siècle comme une mission: dans chacun de ses écrits, que ce soit des comptes-rendus critiques, des essais ou son anthologie, il a été guidé par le désir d'acclimater en Hongrie la culture et la littérature françaises propres à répandre l'esprit chrétien, selon sa vocation franque ancienne, et à porter bien haut l'étendard de la civilisation et le flambeau de l'humanité, selon sa tâche assumée à partir de l'époque des Lumières.

La position éthique religieuse à laquelle Eckhardt est toujours resté fidèle, l'amenait à favoriser dans la littérature française contemporaine le courant catholique qui lui permettait de transmettre à ses compatriotes, en même temps que le néocatholicisme, les valeurs de la civilisation française.